7, RUE S^T ANDRÉ DES ARTS
PARIS VI^e

SOUVENIRS

Comme un quart de siècle s'envole!
De vingt-cinq ans de souvenirs
Que reste-t-il, âme frivole?
Quelques regrets, quelques soupirs.

1885.

IMBERT DE SAINT-AMAND

SOUVENIRS

1860-1885

DEUXIÈME ÉDITION

PARIS
E. DENTU, ÉDITEUR
LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ DES GENS DE LETTRES
PALAIS-ROYAL, 15, 17 ET 19, GALERIE D'ORLÉANS

1886
(Tous droits réservés.)

PQ
2310
I435 6
1886

LIBRARY
JAN 15 1963
UNIVERSITY OF TORONTO

123972

ADIEU A MA JEUNESSE

ADIEU A MA JEUNESSE

I

Le présent est plein d'épouvante.
Plus sombre encore est l'avenir.
Tout s'obscurcit. Dans la tourmente
Les jardins ne vont plus fleurir.
Je suis au point de la carrière
Où moins brillante est la lumière,
Où moins limpides sont les eaux,
Moins verdoyantes les prairies,
Et moins douces les rêveries,
Et plus effrayants les tombeaux.

II

Je voudrais bien cueillir encore
Quelques fleurs le long du chemin.
Mais pourquoi rêver à l'aurore,
Quand on est si loin du matin?
Les lampes du festin pâlissent;
Dans le brouillard s'évanouissent
Et l'espérance et le plaisir.
Je vois, au sein de la tristesse,
S'enfuir la rapide déesse,
Qui part, pour ne plus revenir.

III

Jadis, sur les vertes collines,
C'étaient des myrtes, des lilas;
Aujourd'hui, ce sont des épines
Et des ronces à chaque pas.
Dans mon cœur, hélas! plus d'ivresse.
Les douces larmes d'allégresse

Ne scintillent plus dans mes yeux.
La gaîté n'est pas ma compagne,
Et plus je gravis la montagne,
Plus mon chemin est douloureux.

IV

Adieu le nectar, l'ambroisie
Où se désaltérait mon cœur!
Adieu, céleste poésie,
Qui me faisait croire au bonheur!
Adieu, mes trop belles années,
O fleurs si promptement fanées,
Que je vois mourir à mes pieds!
Adieu, guirlandes desséchées,
O pauvres feuilles arrachées
A tant d'arbustes oubliés!

V

Adieu, lumineuses journées,
Adieu, soirs plus beaux que les jours,
Heures de joie illuminées,
Nuits d'extase, adieu pour toujours!

Où donc est l'époque où la France,
Riche de gloire et d'espérance,
Rayonnait d'un éclat vainqueur?
Adieu les grands palais magiques,
Et les fiertés patriotiques,
Qui faisaient tressaillir le cœur.

VI

Illusions pleines de charmes,
Vous que j'adorais à genoux,
Ce n'est pas sans verser des larmes
Que je me sépare de vous.
Ah! si le bonheur me délaisse,
Je veux, du moins, ô ma Jeunesse,
Entendre l'écho de ta voix,
Et, l'esprit plein d'objets funèbres,
J'évoque, au milieu des ténèbres,
Les chers fantômes d'autrefois.

VII

O vous, triomphales rentrées
De nos soldats victorieux,

Jours de gloire, pompes sacrées,
Vous reparaissez à mes yeux.
Je vous revois, femmes touchantes,
Ornement des fêtes charmantes,
Vous surtout, auguste beauté,
Vous, dont la majesté suprême
Embellissait le diadème,
Reine de grâce et de bonté.

VIII

Ainsi, du haut de la colline,
Où j'arrive, triste et meurtri,
Sur nos monuments en ruine
Je jette un regard attendri.
Quand je contemple, l'âme émue,
La route que j'ai parcourue,
Quand le soleil s'est éclipsé,
Si l'heure présente est funeste,
O mon Dieu! du moins, il me reste
Le souvenir du temps passé.

1871.

LA MUSE DE LA JEUNESSE

LA MUSE DE LA JEUNESSE

Non, la Muse n'est pas la courtisane impure
Dont un fard imposteur est l'ignoble parure,
Qui, vendant ses soupirs et tarifant ses pleurs,
Accorde au plus offrant ses vulgaires faveurs;
C'est une jeune vierge, une vierge charmante,
Pure comme un enfant, tendre comme une amante,
Qui lève au ciel des yeux si profonds et si doux,
Que rien qu'à l'entrevoir on tombe à ses genoux.
Des rayons argentés dont sa robe étincelle
Elle inonde le cœur, et, lumineux comme elle,

Le cœur s'épanouit à la vive clarté
Dont scintille son front, beau d'immortalité.

O Muse! ils ont voulu ternir ta robe blanche,
Et, t'arrachant aux prés où fleurit la pervenche,
Ils ont voulu meurtrir tes pieds si délicats
Sur le terrain pierreux où trébuchent leurs pas.
T'abordant sans respect, ils t'ont parlé sans crainte.
Stupides insulteurs de ta chasteté sainte,
Ils prétendaient souiller par de honteux refrains
Ta bouche habituée aux cantiques divins.
Et, trafiquant de toi dans leurs sombres cavernes,
Ils sont venus t'offrir la coupe des tavernes;
Muse, mais ton beau front ne s'est point attristé.
Tu sais qu'un séraphin veille sur ta beauté,
Que nul ne ternira la blancheur de tes voiles :
Le souffle des humains n'éteint pas les étoiles;
Et, prenant ton essor vers le temple éternel,
Plus vite que l'éclair, tu remontas au ciel.

Depuis ce jour, adieu la coupe d'ambroisie.
Les jardins sont sans fleurs, les cœurs sans poésie.
Plus de chant matinal, plus de brise du soir;
L'atmosphère est pesante et le firmament noir.

L'âme clouée au sol, comme un oiseau sans ailes,
A perdu le désir des choses éternelles,
Et, pâle voyageur qui s'arrête épuisé,
Le poète s'endort près de son luth brisé.

Qui te reconnaîtrait, ô jeunesse frivole,
Où donc est ton ardeur, où donc est l'auréole
Qui faisait rayonner ton visage hardi?
Dans tes veines de feu ton sang s'est engourdi.
Toi dont la voix était si fraîche et si sonore,
Toi qui resplendissais aux clartés de l'aurore,
Toi qui riche d'espoir, de force, de beauté,
Marchais vers l'avenir d'un pas précipité,
Te voilà maintenant inerte et languissante;
Ton œil ne brille plus, ta marche est chancelante,
Tu bâilles et, blasée avant d'avoir joui,
Tu gémis sous le poids de ton stupide ennui;
Tes goûts sont avilis, tes plaisirs sont moroses,
Une épine a piqué ton front orné de roses,
Ton soleil matinal s'est couvert d'un brouillard,
Ton corps est d'un enfant, ton âme est d'un vieillard.
La débauche a jeté la honte sur ta face,
Ta joie est convulsive, et ton rire grimace;
Dans ton cœur déjà mort le vice est seul vivant,
Et tu ne crois à rien, hormis à ton néant.

Muse, regarde-les, ces viveurs froids et blêmes,
Ennuyés de la vie et dégoûtés d'eux-mêmes,
Ces oisifs épuisés par leur oisiveté,
Qui changent en douleur même la volupté.
Sur leurs fronts fatigués, vois, les fleurs se flétrissent,
La lassitude pèse, et les lampes pâlissent.
L'amertume est au fond des verres que leur main
A peine à soulever au terme du festin.
L'ivresse fait passer, morne et silencieuse,
Un souffle maladif sur leur face hideuse;
Et, quand paraît enfin la clarté du soleil,
Ils dorment lâchement leur pénible sommeil.

Eh ! bien, viens les tirer de cette léthargie.
O muse, prends ta lyre au milieu de l'orgie.
Chante. Le ciel est noir, il redeviendra bleu.
Lève-toi; quand Dieu parle, il faut écouter Dieu.
Non, non, ne laisse pas éteindre en toi la flamme;
Ne laisse pas couper les ailes de ton âme,
Et s'ils veulent troubler ton cantique sacré,
Si, pour briser l'accord de ton luth inspiré,
Ils veulent arrêter tes pas dans leur poussière,
Que le souffle d'en haut te soulève de terre !

Notre âme, a dit un jour un penseur immortel,
Est un cocher qui guide un char surnaturel;
Au char sont attelés deux coursiers, l'un rapide
Comme l'éclair, superbe, éblouissant, splendide,
Aussi blanc que la neige, et dont l'œil radieux
Du plus ardent soleil éclipserait les feux;
L'autre hideux à voir, indocile, difforme,
Secouant avec rage une crinière énorme,
Rongeant son frein d'acier, se cabrant, hennissant,
L'écume sur le mors, l'œil injecté de sang,
Indomptable, indompté. Tous deux ils ont des ailes;
Mais quand l'un veut voler aux clartés éternelles,
Et, prenant dans la nue un radieux essor,
Guider au firmament le char rayonnant d'or,
L'autre de tout son poids au sol fangeux s'attache;
Si l'aiguillon de fer un instant l'en détache,
Rétif, exaspéré, dans l'air épouvanté,
Il fait trembler le char en tout sens ballotté,
Et le cocher pâlit; de ses mains chancelantes
Bientôt vont s'échapper les rênes vacillantes;
Il frémit... Tout à coup dans son cœur engourdi
Il sent ressusciter le courage; enhardi,
De mille coups de fouet il accable, il flagelle
Le coursier dont le corps de flots de sang ruisselle;

Il le force à plier, il le dompte, et, vainqueur,
Vers le séjour divin de gloire et de bonheur,
Au-dessus de la foudre, au-dessus des orages
Il s'élève, et son char plane sur les nuages.

1860.

SOUVENIRS

DU

MIDI DE LA FRANCE

SOUVENIRS DU MIDI DE LA FRANCE

LE RHONE

I

Le bateau va partir, et le Rhône m'appelle.
Le brouillard se dissipe à l'horizon lointain.
L'aurore aux mille feux dans le fleuve étincelle,
Et je respire en paix les parfums du matin.
Après les peupliers des rives de la Saône,
Que j'aime à contempler les sites rocailleux
Et les sombres rochers qui dominent le Rhône,
Au cours toujours impétueux !

II

Rhin, fleuve pittoresque, aux rives fantastiques,
J'ai vu tes châteaux forts, tes manoirs féodaux,
Tes vieux donjons noircis, tes églises gothiques
Majestueusement se mirer dans tes eaux.
J'écoutais ton murmure, et croyais voir dans l'ombre
La blonde châtelaine au diadème d'or,
Qui chantait le cantique ou la légende sombre,
Tandis qu'au loin sonnait le cor.

III

S'il est doux d'admirer la lune au char d'albâtre,
Quand ses pâles rayons argentent l'eau du Rhin,
Je ne t'aime pas moins, Rhône à l'onde jaunâtre,
Aux côteaux escarpés où mûrit le raisin.
J'aime ton bruit semblable à la voix des orages,
Et tes noirs tourbillons, où nul nageur n'osa
Se hasarder. Salut, ô rudes paysages,
Dignes de Salvator Rosa !

IV

Le bateau fuit. Du jour va pâlir la lumière.
Quand le siècle dernier s'approchait de sa fin,
Un obscur officier commençait sa carrière
Dans la ville qu'on voit là-bas dans le lointain.
Nul n'avait deviné les secrets de son âme;
Mais lorsqu'il paraissait morne et silencieux,
Chacun se demandait quelle étonnante flamme
S'allumait parfois dans ses yeux.

V

Nul ne te connaissait, jeune homme, quand la terre
Tressaillit tout à coup au seul bruit de tes pas;
Tu parus, éclairé par l'affreuse lumière
Des obus dans Paris vomissant le trépas.
Les Alpes, un matin, au-dessus des abîmes,
Te virent, comme l'aigle en face du soleil,
Contempler, au milieu des neiges de leurs cimes
L'horizon splendide et vermeil.

VI

Puis, fils de l'Occident, tu partis pour la terre
Dont tu rêvais, enfant, les soleils enchanteurs,
Et, vainqueur du pays de gloire et de lumière,
Tu vis de l'Orient les magiques splendeurs.
Quand, reflétant l'aurore en ses ondes limpides,
Le Nil étincelait de mille et mille feux,
Tu saluais, montrant du doigt les pyramides,
L'azur, la pourpre et l'or des cieux.

VII

Devant les mameluks au brillant cimeterre,
Aux coursiers plus fougueux qu'un ouragan d'hiver,
Devant les minarets resplendissants du Caire,
Devant les bataillons, mur d'airain et de fer,
Tu rayonnais, guidant tes troupes intrépides;
Et, sur le seuil brûlant des immenses déserts,
Les siècles contemplaient, du haut des pyramides,
Le conquérant de l'univers.

VIII

Tu revins. De Paris l'auguste cathédrale
Retentit un matin de chants majestueux;
Et les peuples en foule, à genoux sur la dalle,
Élevèrent pour toi des hymnes vers les cieux.
Ton sceptre impérial fut comme le tonnerre;
Tu fis ton marchepied des couronnes des rois.
Les trônes vacillaient et tombaient en poussière
Au seul bruit de ta forte voix.

IX

Le soir, quand expiraient les sons de la bataille,
Comme un dernier écho de l'orage dompté,
Foulant aux pieds les corps broyés par la mitraille,
Calme, tu parcourais le sol ensanglanté;
Et les pâles mourants, martyrs de ton génie,
En t'offrant les derniers battements de leur cœur,
Trouvaient encor la force, au sein de l'agonie,
De crier : Gloire à l'Empereur!

X

Cependant tu tombas ; un lugubre anathème
Retentit tout à coup dans l'air épouvanté.
Abandonné de tous, et doutant de toi-même,
Tu regrettas les jours de ton obscurité.
Alors, Dieu t'écrasa sous ses foudres terribles,
Et tu fus, âme et corps, brisé par la douleur,
Prométhée enchaîné sur des rochers horribles,
Et dévorant ton propre cœur.

XI

Et quand tout fut fini, quand seul, sans diadème,
N'ayant d'autre cortège, hélas ! que tes remords,
Tu fus porté par l'ange au tribunal suprême,
Où seule la vertu peut distinguer les morts ;
Stupéfait, quand tu vis, ô fils de la victoire,
De pauvres mendiants mis au-dessus des rois,
Peut-être, maudissant ton génie et ta gloire,
As-tu déploré tes exploits.

XII

La nuit vient ; tout a pris un aspect fantastique.
Couvert de mon manteau, je contemple les cieux.
Tes blanchâtres rayons, astre mélancolique,
Dorment sur l'eau du fleuve aux bords silencieux.
Un souffle glacial a refroidi la brume.
J'entends le bruit de l'onde et la plainte du vent.
Le bateau fuit ; la roue, en se couvrant d'écume,
Pousse un triste gémissement.

XIII

Que la nature est sombre, et combien l'âme souffre !
Mortels infortunés, qui ne vivons qu'un jour,
Nous sommes entraînés tous vers le même gouffre,
Semblables à cette eau qui coule sans retour.
Qu'importent les palais qui brillent sur la rive ?
Le fleuve et le ruisseau n'ont-ils pas même sort ?
A travers les rochers ou les fleurs, l'onde arrive
A l'Océan, l'homme à la mort.

XIV

Rhône, où sont maintenant les héros invincibles
Dont tes bords étonnés entendirent la voix ?
Où sont du fier César les légions terribles ?
Où donc est Annibal et ses Carthaginois ?
Tous ils ont disparu, chassés par la tempête ;
Tous dans le noir abîme ils dorment leur sommeil,
Jusqu'au jour où dans l'air la fatale trompette
Sonnera l'heure du réveil.

LA FONTAINE DE VAUCLUSE

LA FONTAINE DE VAUCLUSE

I

O Vaucluse, illustre fontaine,
Quand règne le calme du soir,
Ta fraîcheur rajeunit la plaine,
Et ton cristal est un miroir.
Au bruit divin de tes cascades,
Mêlant leurs tendres sérénades
Les amants viennent soupirer,
Et, promenant ses rêveries,
Parmi les fleurs de tes prairies,
La jeune fille aime á pleurer.

II

La cascatelle qui murmure,
Pétrarque, se souvient de toi.
Ici, tu charmais la nature,
Poète adoré, parle-moi.
Du haut des célestes rivages,
Jette les yeux sur les ombrages
Que chérissait ton cœur aimant.
Fais à mon âme qui sommeille
Entendre un chant qui la réveille,
Et qui la guide au firmament.

III

Oui, dans cette nuit lumineuse,
Nuit de parfums et de concerts,
Je crois entendre, harmonieuse,
Retentir ta voix dans les airs.
Je sens une divine flamme
Chasser la douleur de mon âme
Et les ténèbres de mes yeux ;
Mon cœur s'embrase, il prend des ailes,
O Pétrarque, et tu me révèles
Les secrets de l'amour des cieux.

IV

Tu ne crains plus, divin poète,
De voir, comme un songe enchanteur,
S'évanouir les jours de fête
Au souffle glacé du malheur.
La mort ne vient plus, spectre sombre,
Ternir ta Laure de son ombre ;
Sous les portiques radieux,
Tu sais que jamais la vieillesse
Ne fera pâlir l'allégresse,
Dont l'éclat brille dans ses yeux.

V

Consolatrice, ô poésie,
Viens soupirer auprès de moi.
Nourris mon âme d'ambroisie,
O sœur divine de la foi !
D'une voix limpide et sonore,
Comme l'oiseau chante à l'aurore,
Je veux chanter à mon réveil,
Et, sur le seuil du sanctuaire,
Invoquer le Dieu tutélaire,
Dont l'œil éclipse le soleil !

VI

Dieu puissant, si la sainte flamme
Dont la bienfaisante clarté
Vivifie, exalte mon âme,
S'éteignait dans la volupté;
Si mes illusions chéries,
Comme des guirlandes flétries,
Devaient tomber sur mon chemin,
J'aimerais mieux, fleur desséchée,
Pauvre feuille à l'arbre arrachée,
Mourir, Seigneur, dès le matin.

VII

Adieu, fontaine à l'onde pure ;
Adieu, source aux bords enchanteurs,
Cascade dont le doux murmure
Attendrit et berce les cœurs.
S'il est permis, aux jours de fêtes,
De vous implorer, ô poètes,
Pétrarque, je m'adresse à toi ;
Au pied du trône de lumière,
Daigne à Dieu porter ma prière,
Et que ton souffle passe en moi.

LE MASSACRE DE LA GLACIÈRE

LE MASSACRE DE LA GLACIÈRE

I

Ils dorment. Tout se tait au ciel et sur la terre ;
La nuit est au milieu de sa noire carrière,
Paix au sommeil des malheureux.
Demain, lorsque l'oiseau charmera l'air sonore,
Peut-être le soleil, renaissant à l'aurore,
Ne luira plus pour eux.

Sombre et calme est la nuit. Semblable aux tourterelles,
Couvrant leur cou de neige avec leurs blanches ailes,
Repose la vierge au cœur pur.

Les songes de ses nuits sont beaux comme son âme,
Et, dans le noir cachot, elle rêve à la flamme
D'un horizon d'azur.

Hélas ! elle se croit encor dans son domaine,
Sur les gazons fleuris, que son pied touche à peine,
Plus vive qu'un petit oiseau,
Ou donnant saintement l'aumône à la misère,
Ou soupirant le soir une ardente prière,
Les deux genoux sur un tombeau.

O vierge, dors en paix !... Quel bruit lointain résonne ?
Ce n'est rien... C'est le son de l'autan monotone
Qui murmure dans les roseaux.
On frappe... Est-ce un ami portant la délivrance ?
C'est peut-être un sauveur, un ange d'espérance.
Non, c'est la horde des bourreaux.

II

Les voici. Voyez-vous dans la prison obscure
Une torche éclairer leur sinistre figure ?

Marchant à pas comptés, silencieusement,
Ils s'avancent, ainsi que s'avance un serpent.
Les tigres affamés vont fondre sur leur proie.
Ils ont flairé le sang. Ils frémissent de joie.
Un transport infernal les a fait tressaillir.
— Captifs, réveillez-vous. — Et pourquoi ?—Pour mourir.
Alors on entendit une voix suppliante.
Pleurant et sanglotant, une femme tremblante,
Succombant sous le poids des chagrins et des ans,
Sainte par sa douleur et par ses cheveux blancs,
S'écriait : « Mes amis, au nom de votre mère,
Pitié! Je ne vous fais qu'une seule prière :
Tuez-moi la première, et que mon œil mourant
Puisse au moins ne pas voir le sang de mon enfant.
Oh ! déchirez mon corps, mais grâce pour mon âme.
Mes amis, écoutez la pauvre vieille femme,
Qui, quand vous la frappez, embrasse vos genoux,
Qui, tout à l'heure, au ciel, va prier Dieu pour vous.
Que vous a-t-elle fait, mon ange d'innocence,
Ma fille, mon amour, mon unique espérance,
Dont la main essuyait les pleurs des malheureux,
Et dont l'œil est si pur qu'il fait penser aux cieux?...
Oh ! ne la tuez pas, grâce, encore un quart d'heure !...
Laissez-moi l'embrasser, puisqu'il faut qu'elle meure !
Son front dit qu'elle est bonne, et rien qu'en la voyant

On l'aime ; oh ! laissez-la vivre encore un instant.
Puis après, vous pourrez la frapper, et je jure
De ne pas faire entendre une plainte, un murmure.
Oh ! grâce, donnez-lui le temps de prier Dieu,
Et de vous pardonner, et de me dire adieu ! »
Les assassins alors, courant à d'autres crimes,
Gardèrent pour la fin les deux saintes victimes ;
Les haches sur la tête et les pieds dans le sang,
La mère sur son cœur serra sa pauvre enfant.

« Mère, pourquoi pleurer, disait la jeune fille,
Notre chaîne est brisée, et déjà le ciel brille.
Vois. La divine aurore éclaire l'horizon.
Plus de larmes. Fuyons loin de notre prison.
Gloire à Dieu, qui m'arrache à l'exil de la terre,
Et qui me fait mourir sur le cœur de ma mère.
Gloire à Dieu ! Je souris à l'heure du trépas.
Gloire à Dieu ! Le corps meurt, mais l'âme ne meurt pas.
Ma dernière parole est un joyeux cantique,
Ma mère ! Entrons ensemble au radieux portique.
Les anges du Seigneur nous prennent toutes deux.
Nous nous aimions sur terre, aimons-nous dans les cieux.
Elle parlait encore. Une hache se lève.
La vierge tombe. Alors : « Prêtez-moi votre glaive,

Criait la pauvre mère. Oh ! grâce, tuez-moi ;
Frappez ! je veux mourir en même temps que toi,
Ma fille ! Terminez enfin mon agonie ;
Oh ! débarrassez-moi de cette affreuse vie !
Qui donc aura pitié d'une telle douleur ?
Qui veut me délivrer, en me perçant le cœur ? »

Elle dit, les bourreaux exaucent sa prière,
Et, près de son enfant, tombe morte la mère.

Les anges du Seigneur les prennent toutes deux.
Elles s'aimaient sur terre, et s'aiment dans les cieux.

LES MARTYRES

LES MARTYRES

Du sang ! du sang ! le tigre et le lion rugissent.
Pour que leur faim, leur soif, leur fureur, s'assouvissent,
Il faut encor du sang, du sang toujours... César,
Toi qui tiens dans tes mains la foudre et le tonnerre,
Frappe tes ennemis, fais-les rentrer sous terre,
Écrase leurs corps sous ton char.

Oh ! savoure à loisir ces longues funérailles.
Vois le tigre irrité déchirer les entrailles
De ces fous adorant un autre Dieu que toi ;
Dis-leur, en regardant les bêtes qui les traquent ;
Dis-leur, en écoutant leurs ossements qui craquent :
Chrétiens, votre vrai Dieu, c'est moi.

Oui, que la volonté de César s'accomplisse !
Voilà les condamnés sur le seuil de la lice ;
Quels sont ces ennemis de l'État et des dieux ?
Ce sont deux jeunes sœurs, dont le regard candide
Reflète le ciel pur, comme l'onde limpide
La lune au char silencieux.

La plus jeune des deux est pâle, mais l'aînée
De l'auréole d'or est déjà couronnée ;
Ressentant les transports d'un céleste plaisir,
Son cœur est tout amour, tout foi, tout espérance,
Et, douce avec la mort, elle voit la souffrance
Sans murmurer et sans pâlir.

Sa sœur veut bien mourir, mais belle était la vie,
Pour cette jeune fleur à peine épanouie ;
C'est si triste, la mort. La pauvre enfant a froid.
Elle aimait tant sa mère et sa chère patrie...
Et quand elle aperçoit le tigre, elle s'écrie :
A moi, ma mère, sauvez-moi !

Sa mère ! Où donc est-elle ? Elle est là dans l'arène,
Attendant à son tour que le bourreau l'entraîne,
Debout et résignée, immobile et sans voix.

Elle a le temps encor de faire une prière,
Car la foule a voulu la tuer la dernière,
Pour la faire expirer trois fois.

Invincible puissance, ô foi, force des âmes,
Don du ciel, qui ne crains ni le fer ni les flammes,
Qui braves la souffrance et domptes le trépas,
O foi! tu mets le comble à ta gloire immortelle :
Une mère verra ses filles devant elle
Mourir, et ne pleurera pas.

Non ! pas même un soupir. Mais, quand rugit la bête,
Soudain elle pâlit et détourna la tête.
Celles qu'elle appelait ses filles, ses enfants,
Ne sont plus maintenant qu'un peu de chair informe,
Et quelques os brisés, que, dans sa gueule énorme,
Le tigre a broyés sous ses dents.

Elle meurt à son tour. C'en est fait, et la foule
Dans les longs corridors en fredonnant s'écoule.
La nuit vient, et la lune apparaît dans les airs.

Tout est silence au loin, et, dans les sombres voiles,
Scintille la clarté blanchâtre des étoiles
Tombant sur les gradins déserts.

O femmes, la prison de vos corps est brisée.
Votre âme est libre. A l'heure où l'humide rosée
Rafraîchit vers la nuit les champs silencieux,
Vous prenez votre vol vers la voûte des cieux,
Et vous montez toujours, toujours ; mais à mesure
Que s'éloigne de vous la terrestre nature,
Au-dessus de la nue, à mesure que l'air
Et s'épure, et blanchit, en devenant plus clair,
Vous commencez à voir l'horizon que colore
L'éternelle clarté de la divine aurore,
Plus blanche que la neige et plus splendide encor
Que l'éclat dont Jésus brilla sur le Thabor.

(Composé aux arènes de Nimes.)

HYMNE PAIEN

HYMNE PAIEN

O vierge au sein d'albâtre, honore le poète ;
Quand il chante l'amour, tout prend un air de fête,
Tout aime, sous le firmament.
Suis mes leçons. Bientôt tu frémiras d'ivresse,
Et tu verras briller des larmes d'allégresse
Dans l'œil de feu de ton amant.

Je chanterai l'asile où, sur la mousse humide,
Écoutant s'écouler la fontaine limpide,
La nymphe embrasse un beau pasteur.
O vierge, je dirai la déesse amoureuse,
Qui sait, malgré Vulcain, vivre aimable et joyeuse,
Et serrer Mars contre son cœur.

Pourquoi, fille à l'œil bleu, prends-tu cet air terrible ?
La vie est sans l'amour un cauchemar horrible,
Avec l'amour un songe d'or.
Fleurissez, frais lilas, fleuris, charmant bocage,
Myrte, arbre parfumé, couvre-toi de feuillage,
O jeune oiseau, prends ton essor !

Amis, couvrons de fleurs les berceaux et les tombes,
C'est là l'heure où, son char attelé de colombes,
Vénus s'élance dans les airs.
Gloire à Vénus ! O mort, fais-nous aimer la vie,
Et chantons, quand viendra l'heure de l'agonie,
Comme le cygne aux doux concerts.

Tu te fanes déjà, couronne que j'enlace ;
Ainsi nous nous fanons, et tout fuit, et tout passe,
Comme une courte nuit d'été.
Amis, puisqu'à l'autel on orne la victime,
Couvrons-nous de festons sur le bord de l'abîme.
Tout est faux hors la volupté.

Que me fait l'Achéron et le sombre Tartare ?
Laissons à l'insensé la crainte du Ténare.
Les mortels naissent pour jouir.

Bacchus aime le vin, Vénus est adultère.
Ce qu'ils font dans les cieux, faisons-le sur la terre,
Et n'adorons que le plaisir.

Que j'aime ta fraîcheur, nuit si pure !... Diane,
De ses rayons d'argent, inonde la cabane
Du bel Endymion qui dort.
Quand le désir s'éteint, la lyre le rallume.
Que la terre s'ébranle, ou que le volcan fume,
La coupe en main, narguons la mort.

Ce qui fait le poète, amis, c'est le délire.
C'est pour la volupté qu'Apollon prend sa lyre.
Chantons la nuit, chantons le jour.
Pousse des cris de joie, ô Muse, ô mon amante,
Viens les seins nus. Moins belle est la ménade ardente,
Suivant Bacchus, folle d'amour.

(Composé à la Maison-Carrée de Nîmes.)

PENSÉE CHRÉTIENNE

PENSÉE CHRÉTIENNE

Si dans le noir séjour un ange du Seigneur
Descendait, de l'espoir aimable précurseur,
Et disait au damné pour calmer ses alarmes :
« Le juste roi du ciel veut qu'une de tes larmes,
Pour toi, tous les mille ans, soit de quelque secours.
Tes pleurs, ils auraient dû se perdre pour toujours ;
Mais quand, tous les mille ans, d'une larme versée
Sera produite enfin une mer courroucée,
Oubliant tes péchés, Dieu te pardonnera,
Et le chemin du ciel pour toi se rouvrira... »
Si quelquefois, Seigneur, déposant la vengeance,
Au damné tu laissais un rayon d'espérance ;

Si le jour de colère avait enfin un soir,
L'enfer ne serait plus, car c'est le désespoir,
Le supplice sans fin, l'éternelle agonie,
Sans espoir de la mort, sans espoir de la vie.

LES ARÈNES D'ARLES

LES ARÈNES D'ARLES

I

Le soleil va finir sa brûlante carrière,
Les rayons affaiblis de sa pâle lumière
Ont rendu le repos au vaste firmament.
Tout à l'heure il montrait sa tête étincelante,
Et voici qu'il n'est plus qu'une lueur mourante,
Au fond de l'horizon s'effaçant tristement.

II

Vainqueur, ainsi pâlit l'éclat de ta victoire,
Ainsi s'évanouit et disparaît la gloire.
Mais le soleil revient, elle ne revient pas.

En vain du conquérant je chercherais la trace.
Je me tourne, il n'est plus. Comme une ombre tout passe,
L'onde court à la mer, et la vie au trépas.

III

Des plaisirs criminels, étuve bouillonnante,
Te voilà donc en paix, toi jadis si bruyante.
Tout se tait, excepté les oiseaux de malheur,
Dont les lugubres cris attristent les ténèbres,
Et redisent la nuit comme les chants funèbres
De Rome évanouie au sein de sa grandeur.

IV

Ici tout rayonnait sous le vélum du cirque,
L'œil était ébloui d'un charme féérique.
Les lyres se mêlaient au son joyeux du cor.
Tempérant dans les airs l'âcre odeur du carnage,
L'encens flottait léger, ainsi qu'un blanc nuage,
Et les fleurs s'enlaçaient dans le marbre et dans l'or.

V

Ici, semblable au bruit terrible des tempêtes,
Retentissait le son d'innombrables trompettes;
La foule mugissait comme un sombre torrent,
Et maintenant tout dort, et seul je me promène
Au milieu des débris qui furent une arène,
Et, voyageur obscur, je dis: Dieu seul est grand.

VI

Ici les fils du Nord, le Germain et le Dace,
Beaux comme la jeunesse et fiers comme l'audace,
Paraissaient pleins de vie et de mâle beauté,
Et, là-bas, leurs corps morts, n'étant plus qu'un ulcère,
Étaient jetés au fond du vaste spoliaire,
Et l'esclave lavait le sol ensanglanté.

VII

O Rome, je maudis ton effroyable gloire,
Honte à tes cruautés, opprobre à ta mémoire!
Maudits soient tes héros, maudits tes conquérants!

Maudits soient tes palais embrasés par la foudre,
Tes Panthéons brisés et tes lauriers en poudre.
Maudits soient les bourreaux, et maudits les tyrans!

VIII

C'est donc là que hurlaient les léopards avides,
Qu'un Mercure explorait les cadavres livides,
Et de son caducée achevait les mourants;
Là qu'un Pluton venait guider les funérailles,
Et, plongeant une épée au fond de leurs entrailles,
Frappait à coups de pied les vaincus expirants.

IX

Toi qui nageais dans l'or, dans le sang et la fange,
Oh! béni soit le jour où, touché par l'archange,
Ton fameux Capitole en poudre s'écroula,
Où les pieds des chevaux foulèrent ta puissance,
Où le monde écrasa du poids de sa vengeance
La Rome de Néron et de Caligula!

X

Où donc sont tes Césars ? Où donc est ta couronne,
Grande prostituée ? O toi, la Babylone
Devant qui, jour et nuit, se prosternaient les rois.
Reine de l'univers, qu'as-tu fait de ta gloire ?
Et l'aigle, qui volait de victoire en victoire,
Pourquoi fuit-il tremblant à l'aspect d'une croix ?

XI

Nourri, dans les combats, de proie et de carnage,
Il planait au-dessus des monts et de l'orage.
O soleil, son regard éclipsait ta clarté.
Le monde gémissait sous ses serres cruelles.
Aigle, quel coup de vent osa briser tes ailes,
Et te précipita du roc ensanglanté ?

XII

Comme la foudre arrache un chêne de la terre,
Comme le vent du nord disperse la poussière,
O Rome, le Seigneur t'emporta dans les airs.

Ta grandeur fut un nom, et ton empire un songe.
L'édifice d'orgueil, de crime, de mensonge,
N'est plus qu'une ruine au milieu des déserts.

XIII

O vous qui conduisiez les légions terribles,
Orgueilleux dictateurs, généraux invincibles,
Proconsuls que la terre implorait à genoux,
Toi, Sylla, toi, César, toi, superbe Pompée,
Qui souffletais les rois du plat de ton épée,
Oh ! je voudrais bien voir ce qu'il reste de vous.

XIV

Si tout empire humain chancelle, craque et tombe,
Si tout doit s'engloutir dans une même tombe,
Si la gloire s'enfuit comme une nuit d'été,
Détourne tes regards de ces flots de poussière,
O mon âme, et planant au-dessus de la terre,
Contemple le séjour de l'immortalité.

XV

Écoute s'écrouler royaume sur royaume,
Vois les rois et les grands passer comme un atome.
Un sceptre devant Dieu n'est pas plus qu'un roseau.
Lui seul est éternel, et Rome est périssable.
La terre sous ses pieds est comme un grain de sable,
Il déracine un trône ainsi qu'un arbrisseau.

LES ARLÉSIENNES

LES ARLÉSIENNES

Quand brille en un beau ciel la lune au char d'albâtre,
N'est-ce pas, voyageur, qu'on aime à parcourir
Les débris éloquents du vieil amphithéâtre,
Où le cri des lions semble encor retentir ?

La mort avait choisi ce lieu pour son théâtre.
Là trônaient les Césars, là tombait le martyr,
Et tandis que son sang rendait le sol rougeâtre,
Il commençait à vivre, et cessait de mourir.

Mais vienne tout à coup la fille aux dents d'ivoire,
La fière Arlésienne, et son ruban de moire,

Et son œil si brillant, et son profil si pur,
Empereurs et bourreaux, sortez de ma mémoire
Par ma foi, je préfère, à votre vieille histoire,
Cette superbe enfant sous ce beau ciel d'azur.

LE CLOITRE D'ARLES

LE CLOITRE D'ARLES

Que de palais couverts de ronces et d'épines!
Que de débris sur terre, hélas! que de tombeaux!
Là-bas l'amphithéâtre aux immenses ruines,
Ici le cloître sombre avec ses vieux arceaux.

Le temps n'a pas encor détruit les colonnades.
Un gazon desséché recouvre le préau.
La lune aux tons d'opale éclaire les arcades ;
Mais où donc êtes-vous, moines au blanc manteau ?

L'écho m'apporte-t-il le son de vos cantiques,
Tantôt joyeux, tantôt plus tristes que la mort ?
Où donc est l'orgue saint et ses concerts mystiques?
Le vent se tait. Au loin tout repose et tout dort.

Dieu ! que d'infortunés vinrent à cet asile
Pour rafraîchir un cœur desséché par les maux,
Et, demandant la paix à ce cloître tranquille,
Ne purent la trouver qu'au fond de leurs tombeaux !

Que de rêves d'amour, dans ce lieu de mystère,
Se sont évanouis au sein de la douleur !
Que d'espoirs envolés !... et j'inscris sur la pierre
Le doux nom que l'amour a gravé dans mon cœur.

Ma vie a maintenant le charme de l'aurore.
Mon âme a la fraîcheur de l'ombre des lilas.
Je suis jeune, je crois, j'aime, j'espère encore.
Remords et désespoir, je ne vous connais pas.

Et même dans ce lieu que la mort seule habite,
Où chantent sourdement les oiseaux de malheur,
Où la triste ruine à la tristesse invite,
Je me sens animé d'un souffle de bonheur.

Mais de ces jours d'espoir, d'allégresse et de fête,
Garderai-je autre chose, hélas ! qu'un souvenir ?
Tout s'efface. Au beau temps succède la tempête,
Et le sombre ouragan gronde après le zéphyr.

Encore un peu de temps, encor quelques années,
Cloître, et sous tes arceaux seul je retournerai,
Et, repassant en moi mes jeunes destinées,
Je resterai pensif, et je me souviendrai

Du temps où, parcourant un sentier plein de roses,
Je rêvais la vertu, tout en rêvant l'amour,
Cueillant sur mon chemin des fleurs à peine écloses,
M'en couronnant le front, et chantant nuit et jour.

Souvent vous promenant dans ce corridor sombre,
Moines, il vous semblait, la nuit, apercevoir
Une image adorée, et vous voyiez dans l'ombre
Celle que vous pleuriez le matin et le soir.

Ainsi lorsque aura fui ma rapide jeunesse,
Debout, sur les débris de ma félicité,
Quand je me souviendrai de mes beaux jours d'ivresse,
Comme un pâtre en hiver se souvient de l'été,

Ici, je reverrai, de même que des songes,
Voltiger les objets de mon ancien bonheur,
Et j'entendrai l'écho des gracieux mensonges
Dont les voix de sirène avaient bercé mon cœur.

NOTRE-DAME DE LA GARDE

NOTRE-DAME DE LA GARDE

C'est l'heure où la fraîcheur de la nuit dure encore.
L'astre au front argenté va pâlir, et l'aurore
Rendra roses les cieux.
Partons ! Un doux zéphyr a rajeuni la terre,
Et gravissons, avant qu'ait paru la lumière,
Le mont silencieux.

Matelots, je veux voir votre église chérie,
Oui, je veux, comme vous, de la vierge Marie,
Invoquer la bonté,
Et, sur le noir rocher de la rude colline,
Saluer, ce matin, la croix d'or qui domine
La mer, l'immensité.

Toi qui pendant la nuit conduis les blanches voiles,
Toi qui fais scintiller la clarté des étoiles
A l'œil des matelots,
Ton sourire, ô Marie, apaise les orages,
Et les vaisseaux légers abordent aux rivages,
Que respectent les flots.

Que de fois, implorant ta bonté tutélaire,
Des mères pour leur fils ont, en ce sanctuaire,
Versé longtemps des pleurs !
Et que de fois, Marie, exauçant leur prière,
Tu sauvas leurs enfants, toi qui sais d'une mère
La joie et les douleurs !

La lune au sein des airs s'efface et s'évapore.
Une clarté blanchâtre apparaît et colore
La nature au réveil.
Un globe lumineux sort du ciel. Quelle vue !
Quels splendides rayons, quelle immense étendue !
Salut à toi, soleil !

O moment solennel ! O quart d'heure d'ivresse !
Salut, salut à toi, nature enchanteresse,
Air frais et radieux !

En voyant la lumière et ses mille étincelles,
Le cœur s'épanouit, et l'âme prend des ailes
Pour voler dans les cieux.

La ville s'étendant en vaste amphithéâtre,
Les rayons du soleil au feu vif et rougeâtre,
Les rapides vaisseaux,
Qui, venant chaque jour de tous les points du monde,
Semblent se reposer, majestueux sur l'onde,
Comme les rois des eaux ;

Dans le lointain, les monts à la crête brillante,
Qu'éclaire du matin la flamme étincelante
Sous le firmament d'or,
Et l'oiseau, dont la voix rajeunit la nature,
S'élançant tout à coup du sein de la verdure
En un joyeux essor ;

Et puis à l'horizon la mer, la mer immense,
Qui fait, par son azur et par sa transparence,
Pâlir le firmament,
Et les flots argentés qu'aucun souffle ne ride
Réfléchissant le ciel dans une onde limpide,
Miroir de diamant ;

Ces merveilles de Dieu, ces mille et mille flammes,
Ces sites enchanteurs qui remplissent les âmes
D'amour, d'espoir, de foi,
Ces frais coteaux, séjour favori de l'aurore,
Sont dignes, ô Marie, ô vierge que j'implore,
D'être bénis par toi.

Tu souris, la nature est souriante et belle,
Les fleurs émaillent l'herbe où la perle étincelle,
Et ton souffle divin
Charme l'air; et l'enfant qui vient au sanctuaire
Unit en ton honneur la rose printanière
Aux lilas du matin.

La nature par toi s'anime et se réveille,
Le jeune agneau bondit, et la rapide abeille
Va recueillir son miel.
Ton regard, ô Marie, illumine l'aurore,
Et l'oiseau te salue avec son chant sonore,
Souveraine du ciel.

Ton visage, plus blanc que la neige éclatante,
Éclipse du soleil la clarté rayonnante,
Gloire du paradis.

Un croissant argenté t'inonde de lumière,
La lune est à tes pieds, tu parais la première
Aux élus éblouis.

Ton front est couronné d'étoiles radieuses.
Dans un nuage d'or les saintes bienheureuses
Chantent auprès de toi.
Non, sans toi rien n'est pur, sans toi rien n'est aimable.
Doux espoir de mon cœur, protectrice ineffable,
Pitié, pitié pour moi !

Donne, reine du ciel, les moissons à la terre,
Les fleurs à la prairie, au vallon la lumière,
Aux vierges la beauté.
Donne, ô douce Marie, un baume à la souffrance,
La rosée aux jardins, à l'âme l'espérance
De l'immortalité.

LE BONHEUR

LE BONHEUR

I

L'été, lorsque du soir la suave harmonie
De douceur et de calme inonde tous mes sens,
Et que je crois entendre, en ma joie infinie,
Résonner dans les airs d'ineffables accents,
De l'astre poétique admirant la lumière,
Je m'écrie, enivré d'un céleste plaisir :
Non, le bonheur n'est pas exilé de la terre ;
Merci, Dieu de bonté, je puis me réjouir.

II

Si d'un pauvre vieillard frissonnant sur la pierre,
Par l'aumône, en passant, j'adoucis le malheur,
Le voyant oublier un instant sa misère,
Et d'un signe de croix vous bénir, ô Seigneur,

Heureux d'avoir calmé cette souffrance amère,
Je m'écrie, enivré d'un céleste plaisir :
Non, le bonheur n'est pas exilé de la terre ;
Merci, Dieu de bonté, je puis me réjouir.

III

Quand ma mère affligée, en son âme pensive,
Retrace du passé les tristes souvenirs,
Et quand j'entends gémir sa voix douce et plaintive,
Si je distrais sa peine et ses profonds soupirs,
Si mon amour lui rend la douleur plus légère,
Je m'écrie, enivré d'un céleste plaisir.
Non, le bonheur n'est pas exilé de la terre ;
Merci, Dieu de bonté, je puis me réjouir.

IV

La nuit, si j'aperçois l'autel d'une madone,
Blanchi par les rayons d'une pâle clarté,
Aux transports de la foi mon âme s'abandonne,
Et croit voir s'entr'ouvrir l'éternelle cité.

Ah ! si mon cœur soupire une tendre prière,
Je m'écrie, enivré d'un céleste plaisir :
Non, le bonheur n'est pas exilé de la terre ;
Merci, Dieu de bonté, je puis me réjouir.

A UNE JEUNE FILLE

A UNE JEUNE FILLE

Vous ne vous doutez pas combien vous êtes belle.
Libre de tout souci, sans regarder le temps,
Vous dites la chanson naïve du printemps.
Des clartés du matin votre œil vif étincelle.

Vous ne connaissez point les chagrins d'ici-bas.
Jamais vos yeux si doux ne s'emplissent de larmes.
Vous ignorez encor le pouvoir de vos charmes.
Ce qu'on vous en dirait, vous ne le croiriez pas.

Le bonheur est écrit sur votre front candide.
Vous êtes la jeunesse, et vous êtes l'espoir.
Vous chantez le matin, et vous chantez le soir.
Le lointain horizon vous apparaît splendide.

Votre cœur innocent est pur comme le jour.
Vous tenez de l'enfant, de l'ange et de la femme;
Et votre douce voix, fraîche comme votre âme,
Est l'écho des concerts du céleste séjour.

Respirant un air pur, un air plein d'espérance,
Vous planez au-dessus des grandeurs et de l'or.
Vers le bien, vers le beau vous prenez votre essor,
Comme un oiseau joyeux qui vers le ciel s'élance.

Lorsque vous paraissez, tout brille autour de nous.
Sur votre front scintille un reflet d'auréole.
Vous avez la bonté qui charme et qui console,
Et je me sens meilleur quand je suis près de vous.

PRIÈRE DU SOIR

PRIÈRE DU SOIR

La mer est calme. Allons sur le miroir limpide
Respirer la fraîcheur de l'élément humide;
C'est l'heure où la nature, au sein d'un doux sommeil,
Aime à se reposer des ardeurs du soleil;
Tout sous le firmament est silence et mystère,
Et dans l'azur du soir, qu'argente sa lumière,
Paraît, comme une vierge à l'autel radieux,
La reine de la nuit sur son char vaporeux.

Salut, vous dont l'éclat charme les sombres voiles,
Salut, gloires du ciel, innombrables étoiles,
Que la main du Très-Haut sema parmi les airs.
Comme il remplit de fleurs l'oasis des déserts,

Ce n'est qu'en un beau ciel que vos feux sont visibles.
D'ici vous paraissez des points imperceptibles,
Et chacune de vous est un monde !... Seigneur,
Je tombe, foudroyé d'une sainte frayeur;
J'admire, je frémis, et, plongé dans l'extase,
Mon Dieu ! je sens jaillir de mon cœur qui s'embrase
Un hymne en ton honneur, ô toi qui dans les airs
Lanças en un moment des foules d'univers.

La terre dans l'espace est un grain de poussière,
Et moi, Seigneur, et moi, que suis-je sur la terre ?
Un misérable atome, un rien, et j'ose, moi,
Balbutier ton nom et m'adresser à toi.
Oui, je l'ose, Seigneur ! Car je suis ton ouvrage,
Car je sens, ô mon Dieu, qu'en moi vit ton image,
Que l'homme est ton chef-d'œuvre, et que ta main le fit,
Atome par le corps, mais géant par l'esprit.
Couché sur ce bateau, mon corps est immobile,
Enchaîné; mais mon âme est libre, et plus agile
Que les ailes du vent, que le feu des éclairs,
A son gré prend son vol, et plane au haut des airs.
— O toi, dont le regard éclipse la lumière,
Toi qui des chérubins écoutes la prière,
Et, vêtu de ta gloire et de ta majesté,
Domines dans le temps et dans l'éternité,

Le firmament connaît ta puissance immortelle,
Le soleil sait ton nom, et, quand ta voix l'appelle,
Chaque étoile apparaît dans l'espace obscurci,
Et dit avec respect : O Seigneur ! me voici !
Tout est mélodieux, et tout te rend hommage
Dans la création, ton magnifique ouvrage.
Oui tout astre, pour toi, tout monde est un autel.
Je mêlerai ma voix à l'hymne universel,
Et, né pour te servir, t'aimer et te connaître,
Seigneur, j'accomplirai cette loi de mon être.
J'irai, je courberai ma tête devant toi.
Je ne serai qu'amour, espérance et que foi.
Quand tu m'appelleras, mon âme, qui t'écoute,
De même que l'étoile, en la céleste voûte,
Mon âme, Dieu puissant, ira te dire aussi :
Vous m'avez appelée. O mon Dieu, me voici !

A MA SŒUR

A MA SŒUR

Amour dont l'innocence est aux autres tendresses
Ce qu'à des cieux d'orage est un beau ciel d'azur,
Seul amour sans remords, sans craintes, sans tristesses,
Et qui charme la vue en laissant le cœur pur.

Doux amour fraternel, tout ce que j'aime au monde,
Les concerts des oiseaux, les hymnes de la foi,
Les derniers bruits du jour, le son plaintif de l'onde,
Tout ce que je chéris me fait penser à toi.

Ave Maria!... La cloche a sonné... Son murmure
Rend attentifs les flots unis comme un miroir;
Le son dans le lointain se perd, et la nature
Goûte en paix le repos et le charme du soir.

Ave Maria ! .. Voici l'heure où l'âme s'embrase,
O Marie, où le cœur prend son essor vers toi,
Où dans l'œil innocent brillent des pleurs d'extase.
Que n'es-tu là, ma sœur, pour prier avec moi ?

Au sortir du berceau, notre bouche enfantine
Bégayait le doux nom du Christ; autour de nous
Volaient les chérubins, et leur aile argentine
Frémissait, quand tous deux nous étions à genoux.

Oui, je me souviendrai du jour où ta jeune âme
Pour la première fois se réunit à Dieu.
Le soleil répandait dans l'air sa douce flamme,
Le printemps souriait et le ciel était bleu.

Tu tenais à la main un chapelet d'ivoire,
Pendant que l'orgue, calme et grave, soupirait;
Si douce que ta vue au bonheur faisait croire,
Et qu'on aimait le Dieu que ton cœur adorait.

Ton charme ne devait rien à l'art; la nature
T'ornait seule de grâce et de simplicité;
Tu n'avais nul bijou; la plus belle parure,
Ma sœur, c'est la jeunesse et la virginité.

O vous, que le Seigneur enviait à ma mère,
Vous qu'il rendit si vite au séjour bienheureux,
N'est-ce pas, votre sœur est un ange sur terre,
Aussi chaste, aussi pur que les anges des cieux...

Peut-être aux saints autels bientôt la reverrai-je,
Mais cette fois avec un anneau nuptial,
La couronne de fleurs plus blanches que la neige
Servant de diadème à son front virginal.

Oh! puisse alors celui qui des mains maternelles
Te recevra, trésor d'innocence et d'amour,
Chérir de ton œil noir les vives étincelles,
Et préférer leur flamme à la clarté du jour!

Ainsi que l'hirondelle en un chalet rustique
Vient construire son nid dans la belle saison,
Que le bonheur s'arrête à ton toit domestique,
Que les fruits, que les fleurs remplissent ta maison!

Et moi qui, loin de toi, croirai toujours entendre,
Matin et soir, le son enchanteur de ta voix,
Ces demi-mots que seul un frère sait comprendre,
Et ces doux entretiens des beaux jours d'autrefois,

Entraîné loin du toit où coula ma jeunesse,
Ainsi que le feuillage emporté, vers le soir,
Par le vent glacial qui souffle avec tristesse,
Parfois à ton foyer, ma sœur, j'irai m'asseoir.

Quel que soit ici-bas le destin qui m'advienne,
En quelque lieu du monde où le Seigneur m'ait mis,
Mon âme habitera toujours avec la tienne,
Et nos anges gardiens seront toujours amis.

Car Dieu, qui les créa pour nous, en fit des frères.
Ils descendent du ciel par le même chemin,
Et, remontant tous deux y porter nos prières,
Ils s'aiment comme nous et se donnent la main.

ADIEU A LA MER

ADIEU A LA MER

Salut, vaste Océan, salut, ô sombres voiles !
Là-haut que de soleils, de mondes et d'étoiles !
Dans cette immensité, que je me sens petit !
Devant l'onde et le ciel mon cœur s'anéantit.
Oh ! pourquoi t'agiter, créature éphémère.
Mortels, que sommes-nous, hélas ! et qu'est la terre ?
Nous qui n'apparaissons qu'un instant sur les eaux,
Qu'il faut peu pour briser nos fragiles vaisseaux !
Si, plus ou moins longtemps ballottés par l'orage,
Nous devons tôt ou tard périr dans le naufrage,
Pourquoi donc fîtes-vous notre vie, ô Seigneur,
Si courte de durée, et si longue en douleur.

L'homme ne vit qu'un jour. Débile créature,
Il regarde un instant les cieux et la nature,
Et puis il meurt. Pourquoi cet être infortuné,
Au sombre désespoir en naissant condamné,
Qui vient de la poussière et retourne en poussière,
Rêve-t-il un séjour de gloire et de lumière,
Où, satisfaits enfin, ses yeux et sa raison
Voient un ciel sans nuage, un ciel sans horizon ?
D'où lui vient cet attrait pour les profonds abîmes,
Les monts aériens, les gigantesques cimes,
Les vastes océans, les forêts, les déserts
Et l'aigle audacieux qui plane dans les airs ?
Tout est borné, Seigneur, dans la terre où j'habite,
Et cependant je rêve à des champs sans limite.
Partout à mes côtés se dresse le trépas,
Et je veux un bonheur qui ne finisse pas.
J'ai soif de l'idéal. Comme un prince en bas âge,
J'attends en soupirant un céleste héritage,
Et quand par l'ouragan je me sens emporté,
Seigneur, j'aspire au port de l'immortalité.

C'est qu'il est dans mon cœur une voix qui me crie :
Exilé, souviens-toi de ta sainte patrie.
C'est que sur terre, en mer, dans le ciel, en tout lieu,
J'aperçois la grandeur ou la bonté de Dieu.

C'est que le bruit du vent dans la forêt profonde,
Les concerts des oiseaux, le murmure de l'onde,
Tous les sons enchanteurs, doux et majestueux
Qui vibrent ici-bas sont un écho des cieux.
Et c'est que l'Océan, ton gigantesque ouvrage,
Seigneur, comme un miroir réfléchit ton image.

Mer, je quitte tes bords. Demain je vais partir,
Mais j'emporte avec moi ton vaste souvenir.
Je me rappellerai que, lorsque l'œil te sonde,
On sent l'esprit de Dieu qui plane sur ton onde,
Mer incommensurable, et dont l'immensité
Est l'image du ciel et de l'éternité.

FIAT LUX

FIAT LUX

Partons ! je ne veux plus de toi, froide Angleterre,
Disait un voyageur. Il me faut une terre
Où le soleil fécond lance des rayons d'or.
Il me faut la lumière, et la lumière encor.

O champs bénis par Dieu, salut, belle Touraine,
Frais jardin de la France, ô terre aimable, ô plaine
Où tout semble joyeux, où le ciel est si clair,
Où souffle mollement un frais zéphyr dans l'air.

Ton soleil est bien gai, charmante est ta lumière ;
Oui, mais je t'abandonne, et je veux une terre
Où des feux plus brillants lancent leurs rayons d'or.
Il me faut la lumière, et la lumière encor.

Salut, Naples, salut, ô rêve de ma vie,
Salut ! A la clarté du soleil d'Italie,
Chaque flot de la mer, ainsi qu'un diamant,
Scintille, et lutte avec l'éclat du firmament.

Ainsi que le rubis, splendide est ta lumière.
Splendide ! Mais je veux habiter une terre
Où le ciel soit rempli d'azur, de pourpre et d'or.
Il me faut la lumière, et la lumière encor.

Égypte, sol fécond, terre des premiers sages,
Pyramides, et vous, cieux toujours sans nuages,
Salut ! Je vois avec extase, avec amour,
Votre Nil réfléchir les premiers feux du jour.

Nulle part, les splendeurs des cieux ne sont si belles,
Et mon âme pourtant, mon âme avec ses ailes,
Vole à d'autres séjours, en ses beaux songes d'or,
Et rêve la lumière, et la lumière encor.

Rien ne peut du désir éteindre en nous la flamme.
Hélas ! rien ici-bas ne satisfait notre âme ;

Il faudrait un soleil qui brillât sans brûler,
Que l'œil pût regarder en face étinceler

Ce soleil, dont le nôtre est l'ombre terne et pâle,
Éclaire les élus. Ce qu'est la blanche opale
Au diamant qui lance au loin ses mille feux,
Le terrestre soleil l'est au soleil des cieux.

CHANTS D'AMOUR

CHANTS D'AMOUR

PRÉLUDE

Lorsque tout est paisible au ciel et sur la terre,
Et que tombe le jour, jeune homme, aimes-tu voir
L'étoile du berger paraître la première
Dans un limpide azur, assombri par le soir ?

Oui, mon cœur à la fois ressent joie et tristesse
Quand apparaît l'étoile à l'aspect enchanteur ;
Mais ton divin regard, rayonnant de tendresse,
Ton regard, jeune amie, est plus doux à mon cœur.

O jeune homme, aimes-tu la brise fugitive,
La brise qui, le soir, vient rafraîchir les airs,

Et, berçant les rameaux des arbres sur la rive,
Effleure, en murmurant, le bleu cristal des mers ?

Oui, bien douce est sa voix, mais plus douce est encore,
Mon bel ange, ta voix au son mélodieux,
Lorsque tu dis : Je t'aime, à celui qui t'adore,
Parole qui sur terre est un écho des cieux.

A MA BIEN-AIMÉE

A MA BIEN-AIMÉE

Oh ! quand tu charmes l'air par tes divins accents,
Qui font rêver mon âme et tressaillir mes sens,
Pourquoi sur tes traits ce nuage ?
Quand la paisible mer, pure comme un miroir,
Reflète doucement les étoiles du soir,
Pourquoi craindre le noir naufrage ?

L'oiseau chanterait-il son hymne de bonheur,
S'il pensait, dans son nid, au cruel oiseleur,
Aux flèches qui brisent les ailes ?
Sans craindre l'épervier, sous le feuillage épais,
La colombe repose en savourant en paix
Ses amours calmes et fidèles.

L'enfant dans l'avenir ne se voit point vieillard.
Quand brille le soleil, nul ne songe au brouillard.
Aimons-nous sans crainte et sans trêve !
Que l'amour nous construise un séjour idéal,
Et chassons loin de nous la douleur et le mal,
Ainsi qu'on chasse un mauvais rêve.

Je veux oublier tout, et que le printemps fuit,
Et que l'onde s'écoule, et que le temps flétrit
Et jeune femme et fraîche rose.
Par un beau jour d'été, sous l'ombre des ormeaux,
Le pâtre, en écoutant murmurer les ruisseaux,
Songe-t-il à l'hiver morose ?

Vois le printemps sourire, et puis sèche tes pleurs.
Quand le zéphir frémit dans les bosquets en fleurs,
Oublions le souffle d'automne,
Qui va bientôt, troublant la surface des eaux,
Ravir aux prés les fleurs, l'amour aux passereaux,
Aux forêts leur verte couronne.

PRINTEMPS

PRINTEMPS

Tout est doux, tout est pur, tout est frais sur la terre,
Tout est frais dans le ciel. O suave lumière,
Éclaire la vallée où je porte mes pas.
C'est au front du méchant que sied bien la tristesse.
Moi, je sens dans mes yeux des larmes d'allégresse,
Et l'aimable zéphyr souffle dans les lilas.

De perles la rosée a fait briller la mousse.
Que la nature est belle et que la vie est douce !
Des colombes j'entends l'harmonieux soupir.
Aux rêves enchanteurs, mon âme s'abandonne.
Rapide, elle s'élève au ciel, et je m'étonne
De ce qu'on peut sentir de bonheur sans mourir.

Vous qu'aime le printemps, ô verdoyants bocages,
Abritez mon front pur sous vos jeunes ombrages.
Délicieux parfums, élevez-vous du sol.
Les fleurs sur le gazon en foule vont renaître,
Et l'extase à longs flots se répand dans mon être.
Chante, chante à l'aurore, ô joyeux rossignol !

Être chéri des siens, c'est le bonheur suprême,
Oh ! je veux être bon, oh ! je veux que l'on m'aime,
Que nul à mon sujet ne sente la douleur.
Aimez-moi, mes amis, mes sœurs, ma tendre mère,
Et toi, dont le regard me console et m'éclaire.
Aimez-moi, je vous aime, et du fond de mon cœur.

AUTOMNE

AUTOMNE

O pâle crépuscule, il est doux, à la brune,
De voir le jour s'enfuir et s'argenter la lune
Dans l'air silencieux.
Quand tout semble goûter un repos taciturne,
Humides sont les prés, et la fraîcheur nocturne
Descend du haut des cieux.

O vallons, ô forêts, l'été vous abandonne;
J'entends déjà gémir la voix du vent d'automne,
Qui souffle sur les eaux.
Les beaux jours, après eux, ne laissent point de trace.
Encore un peu de temps, et nous verrons la glace
Couvrir ces purs ruisseaux.

Adieu, longs jours d'été ! Nul ne peut, sur la terre,
Être sûr de revoir votre douce lumière.
Adieu, beaux jours perdus !
Adieu, divines nuits, aurores lumineuses.
Que de vierges, hélas ! maintenant radieuses
Ne vous reverront plus.

PROMENADE EN MER

PROMENADE EN MER

Voici l'heure où l'on aime et l'heure où l'on espère,
L'heure où les purs parfums qui s'élèvent du sol
Charment le laboureur regagnant sa chaumière,
L'heure où frémit dans l'air la voix du rossignol.

O vierges, n'est-ce pas, c'est une douce chose
Que le zéphyr du soir dans une nuit d'été,
Quand il ride les lacs et ranime la rose,
Et remplit l'air de calme et de félicité ?

La pauvre aime écouter venir sa bienfaitrice,
Qui monte à son réduit comme un ange de Dieu.
Doux est au nautonier le bruit du vent propice
Soufflant sur le cristal des mers limpide et bleu.

Doux est à l'exilé le chant de la patrie,
Au rêveur le murmure enchanteur des ruisseaux,
Doux est le son de l'orgue à la femme qui prie,
Doux, sous un toit de chaume, est le chant des oiseaux.
Mais mille fois plus douce est ta voix adorée,
Toi dont le souvenir fait tressaillir mon cœur,
Femme à l'œil rayonnant, belle Muse inspirée,
Jeune ange, en qui la grâce a la beauté pour sœur.

Oh ! si pendant cette heure où mon âme ravie,
Comme en songe, entrevoit le charme de la vie,
Si je t'apercevais tout à coup devant moi,
Qui depuis si longtemps n'existe que pour toi,
A la pâle clarté de la lune blanchâtre ;
Si je voyais tes bras plus beaux qu'un pur albâtre,
Tes épaules de neige et tes traits inspirés,
Tes cheveux noirs, tes yeux remplis d'éclairs sacrés ;
Si, tandis que l'esquif fuit sur la mer profonde,
Ta voix, ta douce voix charmait les airs et l'onde,
En t'écoutant, amie, en voyant ta beauté,
Dans cet instant d'extase et de félicité,
Oh ! je ressentirais un bonheur que les hommes
Ne peuvent espérer dans l'exil où nous sommes,
Et que tous les mortels, les larmes dans les yeux,
Poursuivent sur la terre, et ne trouvent qu'aux cieux.

Mais le temps s'attriste ; un nuage,
Sombre précurseur de l'orage,
Glisse dans l'air silencieux.
Nuit brillante, nuit étoilée,
Te voilà lugubre et voilée,
Et l'épouvante s'est mêlée
Au splendide éclat de tes feux.

Le flot bouillonne ; la tempête
Dans le noir horizon s'apprête
A réveiller la nuit qui dort...
Tandis que je pleure et je prie,
Elle, à qui j'ai donné ma vie,
Peut-être, hélas ! elle m'oublie...
Batelier, regagne le port.

SÉPARATION

SÉPARATION

Son amour s'est fané plus vite que les roses.
Mon bonheur fut un songe, et voici le réveil ;
Et mon âme est semblable aux fleurs à peine écloses
Que flétrit, dès l'aurore, un rayon de soleil.

Lorsque tu m'apparus, un soir, dans la campagne,
Comme un oiseau joyeux prend au ciel son essor,
Je m'élançai vers toi, saluant la compagne
Que j'avais aperçue en mes beaux songes d'or.

Je ne connaissais pas les voluptés impures,
Mes yeux n'avaient jamais entrevu la douleur.
De tout baiser menteur mes lèvres étaient pures,
Et, croyant à l'amour, je croyais au bonheur.

Ma vie est un sanglot, et c'était un sourire;
Mon cœur, bien jeune, hélas ! est maintenant usé.
Il fut comme un jouet dans ta main qui déchire;
Tu l'as pris un instant, et puis tu l'as brisé.

Que ne repoussais-tu ma première caresse,
O toi dont les serments sont si vite oubliés;
Dis, pourquoi de mon âme accepter la tendresse,
Quand tu devais sitôt la mettre sous tes pieds ?

Pourquoi, si tu voulais me ravir la lumière,
A la clarté du jour entr'ouvris-tu mes yeux ?
Pourquoi, si tu voulais me rejeter sur terre,
M'avoir fait, avec toi, m'envoler jusqu'aux cieux ?

Aux consolations quand ta pitié m'invite,
Lorsqu'en un simple ami tu veux changer l'amant,
Quand tu me tends la main, quand ta bouche hypocrite
Veut me sourire encor, tu doubles mon tourment.

Oh ! laisse-moi, va-t'en, toi qui brisas mon âme !
Ton courroux me vaut mieux, je l'appelle à grands cris.
Haïr, c'est se venger. Que la haine m'enflamme !
Ote-moi ta pitié, j'aime mieux ton mépris.

Mes yeux sont fatigués de ta trompeuse image.
Oh ! puisse enfin l'oubli me délivrer de toi !
Ton amitié m'insulte et ta pitié m'outrage.
Qui peut parler d'espoir à qui n'a plus la foi ?

Non, tu n'as pas le droit de plaindre ma souffrance ;
Non, tu n'as pas le droit d'en prendre la moitié ;
Comme on fuit un remords, je fuirai ta présence :
Qui sait trahir l'amour, trahirait l'amitié.

Mais tu gémis, mon cœur, ton regret te dévore,
Tu voudrais la haïr, et tu ne le peux pas ;
Il faut l'aimer toujours, il faut l'aimer encore
Comme si tu pleurais de bonheur dans ses bras.

O toi, dont le pouvoir donne à l'âme des ailes,
Qui fais les jours dorés et les cœurs confondus,
Vivifiant rayon des clartés éternelles,
Amour, puisque aujourd'hui je ne te connais plus ;

Puisqu'il faut vous quitter, illusions chéries,
Que j'aimais tant à voir autour de moi voler,
Et vous, fleurs du matin, ô guirlandes flétries,
Que son pied dédaigneux n'a pas craint de fouler ;

Puisque j'ai tout perdu dans l'univers immense,
Puisque mon sang se glace à force de souffrir,
O mon Dieu ! puisqu'il faut laisser là l'espérance,
Puisque je n'ai plus rien, hormis un souvenir,

Que du moins dans mon cœur ce souvenir subsiste,
Qu'il croisse tous les jours comme un arbuste en fleurs,
Qu'il brave les frimas, qu'à l'orage il résiste,
Qu'il soit chaque matin arrosé de mes pleurs !

1860.

L'AVEUGLE

L'AVEUGLE

I

Par un de ces longs jours de chaleur orageuse
Où les oiseaux du ciel volent épouvantés,
Où tout est embrasé sur la terre poudreuse,
Deux jeunes gens marchaient à pas lents et comptés.
Leur âme au noir chagrin paraissait asservie,
Et, jeunes par les ans, mais vieux par la douleur,
Malheureux dès l'aurore et flétris dans leur fleur,
L'un gémissait, courbé sous le poids de la vie,
Et l'autre était aveugle; au milieu des sanglots,
L'aveugle infortuné laissa tomber ces mots :
O mon Dieu, disait-il, si triste est ma misère,

Que le méchant lui-même a pitié de mon sort ;
En un sombre cachot passant ma vie entière,
Je suis plongé vivant dans l'ombre de la mort.
Il ne me reste rien dans l'univers immense ;
Après avoir en songe aperçu le soleil,
Souvent mon désespoir va jusqu'à la démence,
Quand je trouve la nuit à l'heure du réveil.
Si je ne connaissais que pour l'entendre dire
De quelle splendeur brille une vierge à seize ans,
Quel rayon doux et pur éclaire son sourire,
Quand son œil bleu reflète un beau ciel de printemps ;
Forêt calme et profonde, à la fraiche verdure,
Si je n'avais jamais admiré les lilas,
Ni l'éclat radieux de la belle nature,
Dans l'éternelle nuit, je ne me plaindrais pas.
Heureux l'aveugle-né, qui passe sur la terre
Sans entrevoir aucun des biens que j'ai perdus.
Mon Dieu, délivrez-moi des regrets superflus,
Par pitié, donnez-moi l'oubli de la lumière !..

Il se tut. Le soleil brûlait le firmament.
Alors son compagnon répondit tristement :

Si la douleur d'autrui peut consoler la tienne,
O jeune infortuné, mets ta main dans la mienne.

Jamais cœurs plus brisés et plus désespérés
Dans le vallon des pleurs ne se sont rencontrés.
Ainsi que toi, j'éprouve une souffrance amère,
Ayant perdu l'amour, j'ai perdu la lumière ;
Le regret me précède et le chagrin me suit;
Si tes yeux sont éteints, mon âme est dans la nuit.
Celle dont le regard rayonnant de tendresse
D'une flamme idéale éclairait ma jeunesse
N'a pas craint (Dieu puissant, daigne lui pardonner!)
De m'exiler loin d'elle et de m'abandonner.
Fleurs de l'âme, sitôt de leur tige arrachées,
Douces illusions, guirlandes desséchées,
Bonheur, toi qui fais croire et qui fais aimer Dieu,
Charme des jeunes ans, à tout jamais adieu !

II

Ainsi, semblables à deux frères,
Tous deux, exhalant leur misères,
Se racontaient leur désespoir;
Pendant qu'ils parlaient, l'atmosphère
S'était rafraîchie, et la terre
Saluait l'étoile du soir.

C'était l'heure où, dans la nature,
Tout est amour, tout est murmure,
Tout charme, tout ravit le cœur ;
L'heure ou paraît le crépuscule,
Et l'heure où le chagrin recule
Devant les anges du bonheur ;

L'heure où du ciel descend sur terre
Le calme qui suit le mystère,
Où grandit l'ombre des coteaux ;
L'heure où la brise douce et pure,
En rajeunissant la verdure,
Effleure le cristal des eaux ;

L'heure de paix, l'heure de trêve,
Où la douleur nous semble un rêve,
Où nous ne croyons plus au mal,
Où tout est douceur, innocence,
Extase, prière, espérance,
Écho du concert idéal !

III

Que le zéphir est frais ! Que la nuit semble pure !
Dit l'aveugle. Salut, immortelle nature !

Un jour intérieur pénètre dans mes yeux.
Ce souffle aérien, ces échos des collines,
Cette brise du soir, ces chants, ces voix divines
Me disent qu'il n'est point d'aveugle dans les cieux.

Captif enseveli dans la nuit que j'abhorre,
J'aspire à la clarté de la divine aurore,
A l'éternel soleil du céleste séjour.
Voici qu'au désespoir mon âme se dérobe,
Je serai délivré. L'ange à la blanche robe
Brisera mon sépulcre et me rendra le jour.

Son compagnon reprit : Une fleur épuisée
Se ranime parfois, quand tombe la rosée.
Aveugle, dans la nuit tu te souviens du jour,
Et moi je me souviens des rayons de l'amour.
Toi tu n'as oublié ni le profond feuillage,
Ni les saules pleureurs penchés sur le rivage,
Ni les bois, ni les fleurs de la jeune saison,
Ni le blanc clair de lune argentant l'horizon...
Et moi j'ai conservé comme en un sanctuaire
Le souvenir des jours d'ivresse et de lumière.
Loin d'elle, je crois voir les pleurs délicieux
Qui, mêlés d'un sourire, illuminaient ses yeux.

Illusion du soir, brille jusqu'à l'aurore,
Laisse-moi la bénir et la chérir encore,
Écouter de ses chants l'écho lointain et doux,
Renaître à l'espérance et tomber à genoux,
Croire que la douleur où mon âme se plonge
S'enfuit comme un nuage, et que tout fut mensonge
Dans ce que j'ai souffert, et qu'elle va venir,
Qu'âme et corps, tout en moi tressaille de plaisir;
Que le ciel s'est rouvert, que mon cœur qui s'embrase
Déjà sent des baisers la ravissante extase,
Qu'elle accourt, qu'elle pleure en tombant dans mes bras.
Oh! respectez mon rêve, oh! ne m'éveillez pas!...

Mais non, tout est fini. Vous fuyez, doux mensonges.
A l'heure du réveil s'effacent tous les songes,
Je vois la vérité. Qu'elle guide mes pas!
Ce que je veux aimer ne me trahira pas.
Qu'importe que tout passe et que tout m'abandonne,
Qu'en mon triste chemin je ne trouve personne?
Que me fait la douleur, puisque je suis mortel?
Si la terre me manque, il me reste le ciel.
Et voici qu'à mes yeux la sœur de l'Espérance,
La Foi, montre la rive où finit la souffrance,
Où tout n'est qu'allégresse, où Dieu plonge le cœur
Dans l'amour, océan d'extase et de bonheur,

Où rayonne à jamais la jeunesse immortelle,
Où l'âme étanche enfin à la source éternelle.
Cette soif de chérir, cette soif d'adorer,
Que rien dans notre exil ne peut désaltérer.
Respirant sur le seuil du céleste portique,
Un souffle matinal, lumineux, angélique;
Dans les mains de Jésus remettant mes douleurs,
J'ai levé vers l'azur mes yeux voilés de pleurs.
C'en est fait; sur ma lèvre expire le blasphème,
Et j'entonne un cantique au lieu d'un anathème.

LE SOUVENIR

LE SOUVENIR

Quand, chassé par le glaive illuminant les ombres,
Dans l'abîme sans fond Adam précipité
Fuyait, en écoutant frémir les ailes sombres
Des malédictions du Seigneur irrité;

Quand, fécondant le sol par sa sueur amère,
Il était, âme et corps, broyé par ses douleurs,
Et quand il s'étonnait, assis sur une pierre,
De ce que l'œil humain peut contenir de pleurs;

Pour la première fois, quand grondait sur sa tête
La foudre, et que marchant, le pied ensanglanté,
Il voyait dans la nuit, au bruit de la tempête,
L'océan des malheurs de sa postérité,

Il lui restait encor, dans son âme brisée,
Un rayon de l'Éden et des félicités,
Et votre souvenir, doux comme la rosée,
Plaisirs du paradis, célestes voluptés.

O toi qui fus heureux, accepte ta souffrance,
Et reporte ton âme aux jours de ton bonheur ;
Car le souvenir reste à qui perd l'espérance,
Et c'est dans le passé qu'habitera ton cœur.

REGAIN D'AMOUR

LA CLEF DES PARADIS PERDUS

La clef du monde poétique,
Hélas! hélas! je ne l'ai plus,
La clef d'or du séjour magique,
La clef des paradis perdus.

Je suis exilé sur la terre.
L'idéal pays m'est fermé.
Oh! rendez-moi le doux mystère,
Et tout ce que j'ai tant aimé.

O douleur, ô triste surprise!
Je frappe, et l'on ne m'ouvre plus.
Est-ce donc vous qui l'avez prise,
La clef des paradis perdus?

Oh ! rendez moi la poésie,
Rendez-moi le culte de l'art.
J'ai faim, rendez-moi l'ambroisie ;
J'ai soif, rendez-moi le nectar.

Oh ! rouvrez la porte d'ivoire,
La porte nacrée aux clous d'or,
Où passent l'Amour et la Gloire
Avant de prendre leur essor

Vers les demeures éternelles,
Où rayonne un ciel toujours pur.
Rendez à mon âme ses ailes.
Il fait noir, rendez-moi l'azur.

Oui, rouvrez la porte fermée,
Rendez à mes vœux éperdus,
O ma Muse, ô ma bien-aimée,
La clef des paradis perdus.

Ma belle et chère inspiratrice,
Rendez-moi l'espoir et la foi.
O ma Laure, ô ma Béatrice,
Je suis mort : ressuscitez-moi.

INSOMNIE

INSOMNIE

Ce que je connaissais jadis de l'insomnie,
C'était le long fléau, l'implacable ironie,
La persécution, l'indicible tourment,
Les angoisses du mort enterré tout vivant.
Quel prodige, mon Dieu! quelle métamorphose!
L'insomnie était noire, et l'insomnie est rose.
Les ténèbres font place à des flots de clarté;
Tout se remplit d'extase et de félicité.
De flammes et de fleurs ma chambre se colore;
Au milieu de la nuit resplendit une aurore.
Vous tous pour qui la vie est un pesant fardeau,
Dormez sur votre lit comme dans un tombeau.
O vous qui n'aimez pas, dormez tous. Moi, je veille,
Seul, heureux, et dans l'ombre arrive à mon oreille,

Quand tout dort sur la terre, et tout dort dans les cieux,
L'écho lointain et doux, l'écho mystérieux
De ta voix, dont l'accent attendrit et console,
De ta voix, mon amour, de ta voix, mon idole.
Reine par le talent, reine par la beauté,
Charmante vision, tu ne m'as pas quitté.

Sommeil tant recherché, que la souffrance implore,
Va consoler les cœurs que le chagrin dévore.
Dormir c'est oublier, et c'est presque mourir.
Sommeil, fuis loin de moi. Je veux me souvenir.
Je ne demande rien à la nuit qui s'achève,
Que rester éveillé, lorsque mon âme rêve.
Rien ne peut m'assoupir, rien ne peut me calmer.
Je veux vivre, je veux penser, je veux aimer,
Aimer autant qu'on peut aimer. Oh ! sois bénie,
Sois bénie à jamais, ô divine insomnie !

LE BAL

LE BAL

C'est ici, dans ce bal aux lumières magiques,
Que je vais vous parler pour la dernière fois ;
Puis je ne verrai plus vos traits si poétiques,
Puis je n'entendrai plus le son de votre voix.

Au milieu des clartés je suis dans les ténèbres,
Et la douleur a pris la place du plaisir.
La valse retentit comme des chants funèbres ;
Tout va m'être enlevé, puisque vous allez fuir.

C'est à travers les fleurs que vous m'êtes ravie,
Et vous disparaissez comme une ombre du soir.
Cette fête est pour moi l'image de la vie :
La joie à la surface, au fond le désespoir.

Il faut qu'à tous les yeux je cache mon martyre.
Le monde est inflexible, et l'on doit obéir.
Quand on voudrait pleurer, il faut savoir sourire.
Qui donc dans une fête a le droit de souffrir ?

Dieu veut que sur la terre aucun bonheur ne dure.
Je sens que tout finit. L'orchestre aux mille voix
A fait entendre, hélas ! son suprême murmure.
Adieu, bel ange, adieu pour la dernière fois !

ADIEU

ADIEU

Adieu, vous qui partez, ravie
De voir ceux qui restent souffrir.
A ceux dont vous prenez la vie,
Garderez-vous un souvenir?

Volant de victoire en victoire,
Vous régnerez sur d'autres cœurs.
Fière beauté, dans votre gloire,
Songerez-vous à mes douleurs?

Adieu ! Voici que l'espérance
Comme un oiseau léger s'enfuit.
C'est une mort que votre absence,
Et tout va rentrer dans la nuit.

Si vous quittez cette demeure
Sans que le moment des adieux
Arrache une larme à vos yeux,
N'oubliez pas celui qui pleure.

HIER ET AUJOURD'HUI

HIER ET AUJOURD'HUI

I

Dans le vallon des pleurs, mon chemin était rude:
Espoir, amour, bonheur, tout s'était envolé.
Au milieu de mon deuil et de ma solitude,
Un seul être apparut, et tout fut repeuplé.

Je croyais tout fini, lorsque tout recommence;
Mon cœur mort vous disait: Oh! ressuscitez-moi,
Et je le sens revivre, encor plein d'espérance:
A l'incrédulité, va succéder la foi.

Le soleil reparaît, les fleurs s'épanouissent,
L'air reprend sa douceur et le ciel son azur;
Au souffle du matin, les lilas refleurissent;
Mon cœur, qui se fanait, redevient jeune et pur.

Souvenirs du printemps, illusions chéries,
Compagnes des beaux jours, salut! je vous revois.
Muses, vous revenez, aimables, attendries,
Et vous recommencez les chansons d'autrefois.

Dans le vallon des pleurs, mon chemin était rude:
Espoir, amour, bonheur, tout s'était envolé.
Au milieu de mon deuil et de ma solitude,
Un seul être apparut, et tout fut repeuplé.

II

Hélas! je me trompais: Dans la nuit je retombe.
Comme l'éclair, la joie un seul instant a lui.
Hier, c'était le ciel; je rentre dans la tombe,
C'est l'enfer aujourd'hui.

Adieu donc! Écartez loin de votre pensée
Un cœur que n'a pas su comprendre votre cœur.
Tout nous sépare. Adieu! Que votre âme glacée
Ignore ma douleur!

Brillez et triomphez, ô femme radieuse,
Et puisque j'ose encor vous adresser mes vœux,
Je vous dis en partant: Soyez aussi joyeuse
Que je suis malheureux!

CHANTS DE LA MORT

CHANTS DE LA MORT

LES DEUX ANGES

(Ballade allemande.)

I

Tout est repos, tout est silence.
Il fait nuit. Les prés sont déserts,
Et de l'obscurité s'élance
L'astre au front d'argent dans les airs.

Sur le sommet de la colline
Un doux son vient de retentir.
La cime des arbres s'incline
Sous le vent qui la fait frémir.

Deux anges traversent l'espace,
Aussi rapides que l'éclair,
Et volent, laissant sur leur trace
Un sillon de flamme dans l'air.

Ils ont un différent message
Que leur a donné le Seigneur,
Mais ils sont frères de visage,
Mais ils sont frères par le cœur.

L'un finit les maux de la terre ;
L'autre les calme et les endort.
Lui, c'est le Sommeil, et son frère
S'appelle l'Ange de la Mort.

Sur le mont au sommet blanchâtre
Tous les deux arrêtent leur vol,
Et leurs pieds, plus blancs que l'albâtre,
Effleurent à peine le sol.

Contemplant à ses pieds la nature assoupie,
Le repos de la terre et le calme des cieux,
Les travaux suspendus et la guerre endormie,
L'ange du doux sommeil trouvait son sort heureux.
Il bénissait le Dieu qui le donne à la terre,
Et souriait... Mais toi qui venais de ravir
Au père son enfant, à la fille sa mère,
Pensif, tu soupirais, ange qui fais mourir.

Sombres étaient les cieux, les forêts, la verdure ;
Sombre ton cœur... Avec un long gémissement,
Ta voix laissa tomber ces plaintes, tristement,
Comme le vent du soir, au sinistre murmure :

II

O toi qui, chaque nuit, apaises les douleurs,
Qui fais fuir les regrets et qui sèches les pleurs,
Tu dois bénir ta destinée,
Mon frère. A ton aspect la souffrance s'enfuit,
Et l'homme se repose, au milieu de la nuit,
Des longs travaux de la journée.

Consolateur béni, tu parcours à la fois
Le chaume des pasteurs et le palais des rois ;
Le Seigneur te donne à la terre,
Ainsi qu'à la prairie il donne les ruisseaux,
L'amour à la jeunesse, aux forêts les oiseaux,
Aux infortunés la prière.

O mon aimable frère, ô Sommeil, ô trésor,
Tu verses à l'enfant de riants songes d'or,
Tes ailes ont un doux murmure ;

Et les miennes, hélas ! ont un triste frisson,
Dont le froid glacial, dont le lugubre son
Fait frémir d'effroi la nature.

Comme le vent d'automne, en un ciel triste et noir,
Arrache et fait voler les feuilles vers le soir,
Ainsi, dans ma course cruelle,
Je souffle, et devant moi les mortels, nuit et jour,
Sont chassés, et s'en vont se perdre sans retour
Au fond de la nuit éternelle.

Ainsi l'ange chantait, et son front virginal
S'était comme obscurci d'un nuage ; son frère
Voulut le consoler, d'une voix plus légère
Que l'aimable zéphyr au souffle matinal.

III

Toi dont le doux regard reflète mon image,
Qui secours avec moi le sort des malheureux,
Frère, pourquoi ces pleurs et ce plaintif langage?
La douleur convient-elle aux habitants des cieux?

Moi, l'ange du sommeil, je n'apporte à la terre
Qu'un repos fugitif et plus court que les nuits;
La souffrance revient quand revient la lumière;
Je suspends les douleurs, et toi tu les finis.

Longtemps enseveli dans un lieu de torture
Où jamais le soleil n'envoyait sa clarté,
Le captif qui revoit les champs et la nature
Respire avec transport l'air de la liberté.

Ainsi, lorsque ta main la sauve et la délivre,
L'âme libre, arrachée à la prison du corps,
S'envole droit au ciel, et, commençant à vivre,
Ne connaît ni douleur, ni honte, ni remords.

O mort, tu changes la souffrance
En une éternelle santé,
O mort, grâce à toi, l'espérance
Se transforme en réalité!

Tu conduis l'homme raisonnable
Au séjour où vit la raison,
Où brille le ciel véritable,
Sans nuage et sans horizon.

Par toi rayonne l'allégresse,
Par toi paraît la vérité ;
Aux vieillards tu rends la jeunesse,
Aux esclaves la liberté.

S'il faut qu'un petit enfant meure,
Ne plains ni sa mère ni lui ;
Il vole à l'heureuse demeure :
Enfant hier, ange aujourd'hui.

Par toi, la sœur revoit son frère
A la clarté du firmament ;
Tu rends aux orphelins leur mère,
Aux jeunes filles leur amant.

Il dit : semblables à l'aurore
Qui dissipe la froide nuit,
Les accents de sa voix sonore
Calment son frère, qui sourit.

Tous deux alors ils s'embrassèrent.
Leurs regards étaient doux et clairs,
Et radieux ils s'envolèrent
Dans l'espace infini des airs.

LA TOMBE DE MARIE

LA TOMBE DE MARIE

I

Il fait froid. O nuit ! les ténèbres
Ont noirci les sombres cyprès,
Et comme autant de glas funèbres
Grondent les vents dans les forêts.
Tout est morne dans la nature
En cette nuit pleine d'horreur,
Si tristement le vent murmure
Qu'il semble souffler la douleur ;
Les arbres perdent leur verdure,
Leurs rameaux tombent gémissants,
La neige s'étend sur la dure
Et le frisson glace mes sens.

Ma sœur, ta tombe est triste, et l'aquilon d'automme,
Qui souffle dans les cœurs les regrets et le deuil,
Vient de flétrir les fleurs et la blanche couronne
Dont la main de ma mère a paré ton cercueil.

J'étais bien jeune encor, quand tu nous fus ravie ;
Je n'ai de toi qu'un faible et vague souvenir ;
Mais repassant en moi l'aurore de ma vie,
Je songe avec terreur que je te vis mourir.

Chaque soir tu priais le ciel pour mon enfance,
Et le ciel, chaque soir, souriait à tes vœux.
Tu charmais mon berceau de tes chants d'espérance,
Et tu veillais sur moi comme un ange des cieux.

Oh ! je t'aimais ; mes yeux, en s'ouvrant à la vie,
Aperçurent d'abord ton sourire adoré.
C'est ton nom virginal, douce et bonne Marie,
Que le premier de tous ma bouche a murmuré.

Chère enfant, que le ciel enviait à ma mère,
Qui semais sur ses jours le calme et le bonheur,
Ton œil la remplissait de joie et de lumière.
Dis-moi, qui t'a fait fuir ses baisers, pauvre sœur ?

Oh ! qu'ils brisent le cœur, les cris de la souffrance !
Oh ! comme ils sont affreux, les regrets superflus
De la mère qui dit, écoutant le silence :
« Quoi, ma fille, mon Dieu, ne me parlera plus ! »

« Dis-moi, Dieu de bonté, dis-moi ce qui te touche,
Si ma fille à la vie allait rouvrir les yeux !...
Mes bons amis, placez un miroir sur sa bouche...
Mais non, tout est fini, ma fille est dans les cieux »

Elle était là, devant la couche funéraire,
Muette et regardant sa fille avec effroi.
Décembre et les frimas glaçaient en vain la terre.
Ses membres accablés ne sentaient pas le froid.

Que t'a-t-elle donc fait, mon Dieu, la pauvre femme,
Sinon de t'adorer, sinon de te bénir ?
Tu lui brises le corps et tu lui brises l'âme ;
C'est donc un jeu pour toi de la faire souffrir ?

Eh ! qui te fléchira, si ce n'est un mère ?
De quoi prends-tu pitié, si ce n'est de la foi
D'une candide enfant dont la jeune prière,
Matin et soir, montait libre et pure vers toi ?

Ma sœur, souffres-tu bien des larmes de ta mère,
Et, du fond du tombeau, gémis-tu de son deuil ?
Fait-il bien froid, enfant, sous cette blanche pierre,
Et trouves-tu pesant le poids de ton cercueil ?

II

Je pleurais ; le ciel était sombre,
Et je n'apercevais que l'ombre ;
Mais tout à coup je vis, sous le souffle du vent,
Les nuages brumeux quitter le firmament.
Une lueur pâle et blanchâtre
Parut, et la lune d'albâtre,
Dont les rayons dormaient dans le cristal des eaux,
Éclaira doucement le marbre des tombeaux.

Pardon, ma sœur, ma voix blasphéma sur ta tombe ;
Pardon si j'ai douté de ton sort bienheureux.
Tu n'entends ni le vent, ni la feuille qui tombe ;
Ton corps seul est ici, ton âme est dans les cieux.

O toi qui mourus vierge, innocente Marie,
Non, tu ne souffres pas dans ce sinistre lieu.
La mort ouvrit pour toi les portes de la vie.
Celui qui te plaindrait ferait injure à Dieu.

Rien de tes jours naissants ne troubla l'harmonie,
Ta lèvre ne but point dans le calice amer.
Douce enfant, qui mourus au printemps de la vie,
Pour t'envoler aux cieux sans connaître l'hiver.

Et semblable à ces fleurs qui meurent à l'aurore
Sans avoir à souffrir de la chaleur du jour,
Tu ne vis qu'un ciel pur, un air clair et sonore,
Où les oiseaux des bois chantaient avec amour.

Et maintenant que tes cantiques
Charment les lumineux portiques,
O chère enfant, veille sur moi ;
Toi qui, si loin de nos orages,
Vois sous tes pieds les blancs nuages,
Ma sœur, je t'invoque avec foi.
Adoucis pour nous la souffrance,
Remplis notre maison de fleurs,
Rafraîchis-là par les douceurs
Du souffle aimé de l'espérance.

Ange si pur, ange à l'œil bleu,
Qu'aperçut un instant la terre,
Oh ! fais monter notre prière
Jusqu'au trône éclatant de Dieu !

AU

DUC DE GRAMONT-CADEROUSSE

AU DUC DE GRAMONT-CADEROUSSE

Pauvre ami, terrassé dans la lutte suprême
Par cette main de fer qui brise tout orgueil,
N'ayant à tes côtés nulle femme qui t'aime,
Tu sens déjà grandir les ombres du cercueil.

Que te reste-t-il donc de ces longues orgies,
D'où l'on ne peut chasser l'ennui sombre et profond;
Où l'on trouve, au milieu de l'éclat des bougies,
L'ivresse au bord du verre, et l'amertume au fond ?

Où sont-elles, hélas ! ces belles insensées,
Pour qui tu prodiguais ta jeunesse et ton or,
Ces femmes sans amour, par l'intérêt poussées,
Qui se jetaient sur toi comme sur un trésor ?

Oh ! que la volonté du Seigneur s'accomplisse !
Femmes, fuyez bien loin de ce lit de douleur,
En n'osant point venir vous vous rendez justice,
Car vous n'ignorez pas ce que vaut votre cœur.

Pour un agonisant vous n'auriez point de charmes,
Et votre souvenir n'est pour lui qu'un remords ;
Non, vous ne savez pas, vous dont l'œil est sans larmes,
Assister les mourants, ou prier pour les morts.

A toi qui souffrais seul, sans compagne et sans mère,
Le ciel vient d'envoyer la sœur de charité,
Qui, veillant au chevet de ton lit funéraire,
Admire ton courage et ta sérénité.

Tu sens que l'heure sonne, et qu'il faut que tu partes ;
Alors tu te repens des fautes que tu fis.
Cette main qui tenait la cravache ou les cartes
Va pour l'éternité tenir un crucifix.

Oui, tu t'es souvenu de la foi de tes pères ;
Une larme d'espoir illumina tes yeux,

Et, connaissant enfin le charme des prières,
Gentilhomme chrétien, tu mourus comme un preux.

La population, qui lentement s'écoule,
Prononçait quelques mots de pitié sur ton sort,
Et saluait ton char funèbre : car la foule
N'a plus qu'un seul respect, le respect de la mort.

L'église déployait une pompe royale,
On entendait gémir l'orgue aux lugubres voix.
Le soleil éclairait ta couronne ducale,
Qui rayonnait encor... pour la dernière fois.

Le sépulcre prend tout. En toi s'éteint ta race.
Ainsi toute grandeur passe et s'évanouit.
Ta barque, sur les flots, ne laisse point de trace;
Ta mémoire et ton nom vont rentrer dans la nuit.

Mais nous, tes vrais amis, tes compagnons d'enfance,
Nous qui t'avions vu prendre un si joyeux essor,
Si brillant de gaîté, d'audace, d'espérance,
Ne ménageant jamais ni ton sang, ni ton or,

Nous te conserverons un souvenir fidèle;
Ta mort jette sur nous comme un voile de deuil.
Nous pleurons sur ta tombe, et ton âme immortelle
Voit tes amis rangés autour de ton cercueil.

Oui, ta brillante image en nos cœurs doit survivre,
Si, trompé par l'éclat factice du plaisir,
Tu ne nous appris pas comment nous devons vivre,
Tu nous apprends du moins comment on doit mourir.

LES DEUX SONGES

LES DEUX SONGES

Je me suis endormi dans une nuit d'orage,
Le ciel pleurait, et l'air était froid, et le vent
Gémissait tristement ou soufflait avec rage,
Et tout n'était qu'horreur sous le noir firmament.

Et mon sommeil fut lourd. La fièvre dévorante
S'assit à mon chevet, et mes membres transis
Sentirent le frisson de la mort. L'épouvante
Me glace quand je pense au rêve que je fis.

Je rêvais qu'étendu sur un lit funéraire,
J'entendais la douleur de mes amis en deuil,
Et que, déjà couvert d'un pâle et froid suaire,
J'écoutais l'ouvrier qui clouait mon cercueil.

Et l'on porta mon corps dans une nef obscure
Qu'éclairait à demi la lueur d'un flambeau.
L'air était attristé d'un sinistre murmure.
Bientôt tout chant cessa... J'étais dans le tombeau.

Quand je me trouvai seul en cette nuit profonde,
Dire quel désespoir s'appesantit sur moi,
Je ne l'essaîrai point. Non, nulle langue au monde
N'exprimera jamais l'horreur d'un tel effroi.

Et je voulais pleurer, et mes yeux étaient vides,
Les vers les consumaient, et je sentais glisser
Leurs venimeux replis sur mes membres livides.
Hélas ! et mon tourment ne devait pas cesser.

Et je me rappelais les charmes de la vie,
La lumière du jour, la fraîcheur du zéphyr,
Et j'étais là, souffrant l'éternelle agonie,
Et mon âme, grand Dieu ! ne pouvait pas mourir !...

Enfin ce rêve affreux s'est enfui... Je m'éveille,
Mes cheveux sur mon front se dressent de frayeur,
Et j'entends une voix qui me dit à l'oreille,
Et tout bas : Souviens-toi du destin du pécheur.

II

La nuit silencieuse était sereine et douce,
Le firmament brillait d'un éclat enchanteur,
Et les pâles rayons qui dormaient sur la mousse
Argentaient la verdure et pénétraient mon cœur.

Que j'aimais ta fraîcheur, nuit si belle, si pure!
Tu reposais les airs des ardeurs du soleil.
Je m'endormis au bruit de l'onde qui murmure.
Un ineffable rêve a charmé mon sommeil.

La Vierge m'apparut, au sein des sombres voiles,
Splendide, et j'entendis des sons harmonieux ;
L'extase illuminait son front orné d'étoiles,
Et tout n'était que joie et qu'amour dans les cieux.

Rien ne ferait comprendre une telle allégresse,
Et l'homme ne pourrait l'éprouver sans mourir,
Et mon cœur se disait, dans une sainte ivresse,
Que sa félicité ne devait pas finir.

Hélas ! je m'éveillai... Je crus entendre encore
Vibrer au loin l'écho des célestes concerts.
L'horizon blanchissait de l'éclat de l'aurore,
Et, joyeux, les oiseaux s'élançaient dans les airs.

ÉPILOGUE

LA MUSE DE LA MÉLANCOLIE

A LA COMTESSE

DE VILLENEUVE-ALBUQUERQUE

LA MUSE DE LA MÉLANCOLIE

I

Quand le plomb a brisé son aile,
L'oiseau ne dit plus sa chanson.
Quand l'âme a perdu l'étincelle,
La lyre ne rend plus de son.
Envolez-vous, ô mes pensées.
O pauvres feuilles dispersées
Loin des beaux arbres que j'aimais.
L'horizon est plein d'épouvante,
Disparaissez dans la tourmente.
Envolez-vous, et pour jamais!

II

Envolez-vous !... Mais loin du monde
J'entends comme un écho lointain,
Dans mon obscurité profonde
Je vois un rayon incertain.
Est-ce la lune au char d'opale
Dont la lueur mystique et pâle
Argente le ciel obscurci ?
Toi, si triste et toujours si belle,
O ma Muse, viens, je t'appelle.
Reste sombre, je t'aime ainsi.

III

Tu n'es plus cette jeune fille
Dont les chants étaient si joyeux,
Et dont la robe d'or qui brille
Avait des reflets lumineux.
Toujours pensive et solitaire,
Tu n'as plus, dans ta mise austère,

Ni diadème, ni joyaux.
Un long voile couvre ta tête.
Aucun festin, aucune fête
N'allume pour toi ses flambeaux.

IV

Comme une mère désolée,
Sous tes longs vêtements de deuil,
Tu viens, dans la funeste allée,
Méditer devant un cercueil.
Semblable à l'urne funéraire,
Ta lyre, instrument de mystère,
Est couverte d'un crêpe noir.
Quand ton cœur au chagrin succombe,
Tu la déposes sur la tombe
Où dort pour toujours ton espoir.

V

Je t'aime ainsi, triste, éplorée,
Ne chantant plus, parlant tout bas.
Reine par la douleur sacrée,
Non, non, ne m'abandonne pas.

Viens à moi, grave et recueillie,
Muse de la mélancolie,
Je suis prêt à te recevoir.
Je t'avais aimée à l'aurore;
Le jour s'enfuit, je t'aime encore.
Muse, reviens, voici le soir.

VI

Même quand ta voix est muette,
Ta présence est douce au malheur.
Je t'invoque dans ma retraite,
Viens mettre ta main sur mon cœur.
Il bat encor... Dans sa détresse,
Belle Muse de ma jeunesse,
Ce cœur encor va t'implorer.
Oui, la douleur même a ses charmes,
J'aimais tes chants, j'aime tes larmes,
Reviens, reviens, je veux pleurer.

TABLE DES MATIÈRES

Pages.

Aux [illegible] 1
[illegible] 9
[illegible] France. 19
[illegible] 31
[illegible] ère. 39
Les martyres 47
Hymne païen 55
Pensée chrétienne. 61
Les arènes d'Arles 67
Les Arlésiennes. 77
Le cloître d'Arles. 83
Notre-Dame de la Garde 89
Le bonheur 97
A une jeune fille. 103
Prière du soir. 109
A ma sœur 115
Adieu à la mer 123
Fiat lux. 129
Chants d'amour 135
A ma bien-aimée 141

Pages.

Printemps 147
Automne 153
Promenade en mer 159
Séparation 163
L'aveugle 173
Le souvenir 183
Regain d'amour 189
Insomnie 195
Le bal 2
Adieu 2
Hier et aujourd'hui 2
Chants de la mort 2
La tombe de Marie 2
Au duc de Gramont-Caderousse 2
Les deux songes 2
Épilogue : La muse de la mélancolie 2

Paris. — Soc. d'imp. PAUL DUPONT (Cl.) 39.6.86.

PQ
2310
I43S6
1886

Imbert de Saint Amand,
Arthur Léon, baron
Souvenirs, 1860-1885.
éd.

PLEASE DO NOT REMOVE
SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO
LIBRARY